

# 1

*Pleinsworth House, Londres,  
printemps 1825*

Comme l'affirme ce roman que sa sœur avait lu au moins vingt fois, c'est une vérité universellement admise qu'un célibataire en possession d'une solide fortune a besoin d'une épouse.

Sir Richard Kenworthy n'était pas en possession d'une solide fortune, mais il était célibataire et il avait besoin d'une épouse.

Quoique... Ce dernier point était complexe.

« Besoin » n'était pas le terme exact. Qui avait « besoin » d'une épouse ? Un homme amoureux, peut-être, mais Richard n'était pas amoureux, ne l'avait jamais été et n'envisageait pas de l'être prochainement.

Non qu'il ait la moindre opposition de principe à une telle idée, mais il n'avait tout simplement pas le temps.

« Une épouse », en revanche...

Il s'agita sur son siège, mal à l'aise, et baissa les yeux vers le programme qu'il tenait à la main.

*Vous êtes cordialement invité à la dix-neuvième soirée musicale annuelle Smythe-Smith, où se produira un quatuor virtuose composé de deux violons, un violoncelle et un piano.*

Tout cela ne lui disait rien qui vaille.

— Encore merci d’avoir accepté de m’accompagner, murmura Winston Bevelstoke.

Richard se tourna vers son ami, dubitatif.

— À force de répéter que tu me remercies, tu commences à m’inquiéter.

— Je suis réputé pour mon excellente éducation, répondit Winston dans un haussement d’épaules.

Winston était un spécialiste du haussement d’épaules. D’ailleurs, tous les souvenirs que Richard gardait de lui le montraient en train de hausser les épaules d’un air fataliste.

— Ce n’est pas un drame si je manque mon examen de latin. Je ne suis que le cadet de la famille.

*Haussement d’épaules.*

— Le temps que j’arrive sur la berge, la barque était déjà retournée.

*Haussement d’épaules.*

— En général, la meilleure option consiste à faire porter la responsabilité sur ma sœur.

*Haussement d’épaules* – accompagné d’un sourire maléfique.

Autrefois, Richard avait été aussi insouciant que Winston. Et pour dire la vérité, il regrettait cette époque.

Hélas, comme mentionné plus haut, il n’en avait plus le temps. Il ne lui restait que deux semaines, peut-être trois. Quatre, tout au plus.

— Tu les connais ? demanda-t-il à Winston.

— Qui donc ?

Il agita le programme.

— Les musiciennes.

Winston émit une petite toux gênée en détournant le regard.

— J'ai quelques scrupules à les qualifier de musiciennes...

Richard leva les yeux vers la petite estrade installée dans la salle de réception de Pleinsworth House.

— Tu les connais ? répéta-t-il. Avez-vous été présentés ?

Winston était charmant avec ses réponses hermétiques, mais si Richard était là, c'était pour une bonne raison.

— Les demoiselles Smythe-Smith ? demanda son ami dans un haussement d'épaules. La plupart. Voyons... qui joue cette année ?

Il baissa les yeux vers son programme et poursuivit :

— Lady Sarah Prentice. Bizarre, elle est mariée.  
*Malédiction.*

— En général, il n'y a que des célibataires, expliqua Winston. On les expose chaque année à la soirée musicale. Une fois qu'elles sont casées, elles cèdent leur place aux suivantes.

Richard savait cela. C'était précisément pour cette raison qu'il avait accepté de venir – ce dont personne, au demeurant, ne se serait formalisé. Quand un gentleman célibataire de vingt-sept ans réapparaissait à Londres après trois ans d'absence, inutile d'être marieuse professionnelle pour comprendre ce que cela signifiait.

Le seul hic, c'est qu'il n'avait pas imaginé qu'il serait aussi pressé par le temps.

Contrarié, il posa les yeux sur le piano. Un superbe instrument, manifestement hors de prix. Définitivement plus beau que celui qu'il avait à Maycliffe Park.

— Qui d'autre ? demanda Winston dans un murmure, tout en lisant les noms à la calligraphie fleurie. Mlle Capucine Smythe-Smith au violon. Ah, oui, je l'ai croisée. Elle est épouvantable.

*Malédiction, malédiction !*

— Quel est son problème, exactement ? s'informa Richard.

— Aucun sens de l'humour. Ce qui ne serait pas aussi gênant – tout le monde n'est pas obligé d'être un boute-en-train – si elle ne le montrait pas de façon tellement insistante.

— Comment fait-on pour montrer de façon insistante que l'on n'a *pas* le sens de l'humour ?

— Aucune idée, admit Winston, mais elle y arrive très bien. Cela dit, elle est très jolie. Tout en boucles blondes, ce genre de chose.

Portant une main près de son oreille, Winston esquissa un « mouvement de boucles blondes » si convaincant que Richard se demanda comment il avait réussi cet exploit.

— Lady Harriet Pleinsworth, également au violon, poursuivit Winston. Je ne crois pas lui avoir été présenté. Ce doit être la sœur cadette de lady Sarah. Tout juste sortie du pensionnat, si ma mémoire est bonne. Elle ne doit pas avoir plus de seize ans.

*Malédiction, malédiction, malédiction.* Peut-être était-il encore temps de s'en aller ? songea Richard.

— Et au violoncelle...

Winston fit glisser son doigt le long du programme jusqu'à ce qu'il trouve la bonne ligne.

— Mlle Iris Smythe-Smith.

— Et elle, quel est son problème ? demanda Richard, résigné.

Après tout, il était hautement improbable qu'elle n'ait pas de problème, n'est-ce pas ?

Winston haussa les épaules.

— Elle n'en a pas. Enfin, pas à ma connaissance.

Elle devait s'entraîner au chant tyrolien pendant son temps libre, songea Richard, lugubre. Quand elle ne s'adonnait pas à la taxidermie. Sur des crocodiles.

Dire que, jusqu'à présent, Richard avait toujours eu de la chance !

— Elle est très pâle, fit remarquer Winston.

Richard leva vers lui un regard indécis.

— Est-ce un défaut ?

— Bien sûr que non. C'est juste...

Winston marqua une pause et fronça les sourcils d'un air concentré.

— En fait, pour être honnête, c'est à peu près tout ce dont je me souviens à son sujet.

Richard hocha lentement la tête et posa les yeux sur le violoncelle, appuyé contre son support. Cet instrument lui aussi semblait de grande valeur, même s'il ignorait tout de leur fabrication.

— Pourquoi tant de curiosité ? s'enquit Winston. Je sais que tu es pressé de convoler en justes noces, mais tu dois pouvoir trouver mieux qu'une fille Smythe-Smith.

Deux semaines auparavant, cela aurait peut-être été exact.

— Sans parler qu'il te faudrait plutôt une épouse bien dotée, non ?

— Il nous faut à tous une épouse bien dotée, rectifia Richard, maussade.

— Ma foi, c'est bien vrai...

Winston était peut-être le fils du comte de Rudland, mais le *second* fils. Il n'hériterait d'aucune fortune digne de ce nom. D'autant que son frère aîné jouissait d'une santé de fer et avait déjà deux héritiers mâles.

— La demoiselle Pleinsworth doit avoir une dot d'environ dix mille livres, reprit-il en baissant les yeux vers le programme d'un air pensif, mais comme je l'ai dit, elle est jeune.

Richard fit la grimace. Seize ans. Même lui, il avait ses limites.

— Les florales...

— Les *florales* ? l'interrompit Richard.

— Iris et Capucine, expliqua Winston. Leurs sœurs s'appellent Rose, Jacinthe et je ne me souviens plus de l'autre. Tulipe ? Hortensia ? La pauvre, j'espère que ce n'est pas Chrysanthème !

— Ma sœur s'appelle Fleur, se sentit obligé de préciser Richard.

— Et elle est charmante, s'empressa d'assurer Winston, qui ne l'avait jamais rencontrée.

— Tu disais... ?

— Je disais quelque chose ? Ah, oui. Les florales. Je ne connais pas leur dot, mais c'est sûrement modeste. Il y a au moins cinq filles dans la famille, dit Richard en se mordant la lèvre d'un air dubitatif. Peut-être même plus.

Cela ne signifiait pas nécessairement que leur dot était modeste, songea Richard avec un vague espoir. Il ne savait pas grand-chose de cette branche de la famille Smythe-Smith – pas plus que des autres branches, à vrai dire –, sinon qu'une fois par an le clan se réunissait, désignait quatre instrumentistes

parmi les siens et organisait une soirée musicale que la plupart de ses amis s'efforçaient d'éviter.

— Prends ça, dit alors Winston en lui tendant deux morceaux de coton. Tu me remercieras plus tard.

Richard le regarda sans comprendre.

— Pour tes oreilles, expliqua son ami. Fais-moi confiance.

— « Fais-moi confiance », répéta Richard. Venant de toi, voilà une phrase qui me glace les sangs.

— Cette fois, déclara Winston en bouchant ses propres oreilles, je n'exagère pas.

Richard jeta un regard discret autour de lui. Winston n'avait fait aucun effort pour se cacher. C'était pourtant impoli de se boucher les oreilles dans un concert. Pourtant, non seulement peu de spectateurs parurent le remarquer, mais les rares qui le regardaient semblaient l'envier plutôt que le blâmer.

Dans un haussement d'épaules fataliste, Richard l'imita.

— C'est une bonne chose que tu sois là, déclara Winston en se penchant vers lui pour qu'il l'entende malgré le coton. Je ne suis pas certain que j'aurais supporté l'épreuve sans un fortifiant.

— Un fortifiant ?

— La communauté en détresse des célibataires harcelés, déclara Winston.

La communauté en détresse des célibataires harcelés ? Richard leva les yeux au plafond.

— Le Seigneur te vienne en aide, si tu essaies de faire des phrases alors que tu as bu.

— Oh, tu auras bientôt ce plaisir, répliqua Winston.

Tout en parlant, il entrouvrit la poche de sa veste, juste assez pour révéler une petite flasque de métal.

Richard ouvrit des yeux ronds. Il n'était pas particulièrement puritain, mais il n'était pas assez stupide pour s'enivrer lors d'une soirée musicale donnée par des demoiselles innocentes...

Puis *cela* commença.

Une minute plus tard, Richard se surprit à enfoncer un peu plus les cotons dans ses oreilles. À la fin du premier mouvement, une veine battait douloureusement à son front. Ce n'est toutefois que lorsque l'on atteignit un long solo de violon que la gravité de la situation devint manifeste.

— La flasque, supplia-t-il dans un hoquet.

À son crédit, Winston n'esquissa pas même un sourire de triomphe.

Richard prit une solide gorgée du liquide – du vin aux épices –, mais cela n'atténua guère la douleur.

— Pouvons-nous partir pendant l'entracte ? murmura-t-il à son ami.

— Quel entracte ? répondit celui-ci.

Richard baissa les yeux sur le programme, horrifié. Il n'était pas musicien, mais les Smythe-Smith devaient savoir ce qu'ils faisaient ! Ce prétendu concert...

C'était une offense à la dignité de l'homme.

D'après ce qui était écrit, les quatre demoiselles sur leur estrade de fortune interprétaient un concerto pour piano de Mozart mais, dans l'esprit de Richard, un concerto pour piano supposait que l'on utilise effectivement un piano. La jeune femme assise devant le superbe instrument ne jouait que la moitié des notes requises, et encore. Il ne pouvait pas voir son visage mais, à la façon dont elle était penchée sur son clavier, c'était une musicienne très concentrée.

À défaut d'être très talentueuse.

D'un mouvement de tête, Winston désigna l'une des deux violonistes.

— Voilà celle qui n'a aucun sens de l'humour, chuchota-t-il.

La fameuse Capucine. Celle aux boucles blondes. De toutes les instrumentistes, c'était manifestement celle qui se considérait le plus comme une grande musicienne. Elle plongeait en avant et se balançait de côté comme les virtuoses tandis que son archet volait sur les cordes. Devant ses mouvements hypnotiques, peut-être un sourd aurait-il conclu qu'elle *incarnait* la musique.

Alors qu'elle incarnait juste le grincement.

Quant à l'autre violoniste... Était-il le seul à remarquer qu'elle ne savait pas lire une note ? Elle regardait partout sauf vers sa partition, dont elle n'avait pas tourné une seule page depuis le début du concert. Et pendant tout ce temps, elle s'était mordu les lèvres en jetant des coups d'œil désespérés vers Mlle Capucine, dont elle copiait maladroitement les mouvements.

Restait la violoncelliste. Richard la regarda passer son archet sur les cordes de l'instrument. Il était extraordinairement difficile de capter le son de celui-ci sous les assauts enthousiastes des deux violons, mais de temps à autre une longue note vibrant de nostalgie se faisait entendre par-dessus la cacophonie, et Richard ne put s'empêcher de penser...

*Elle se débrouille bien.*

Il était intrigué par cette femme menue qui tentait de se cacher derrière son grand violoncelle. Elle, au moins, était consciente de la catastrophe. Sa détresse était presque palpable. Chaque fois qu'elle atteignait une pause dans sa partition, elle semblait se replier

sur elle-même, comme si elle pouvait se réduire et disparaître dans un *pop* ! à peine audible.

C'était donc Mlle Iris Smythe-Smith, l'une des « florales ». Il ne parvenait pas à concevoir qu'elle soit apparentée à Capucine, celle qui se balançait avec son violon dans un état de bienheureux oubli.

Iris. Un prénom bien étrange pour une jeune femme aussi discrète. Il avait toujours considéré les iris comme les plus voyantes des fleurs, tout en violets vibrants et en bleus éclatants. Cette demoiselle était si pâle qu'elle semblait presque incolore. Ses cheveux étaient trop roux pour être qualifiés de blonds : même le terme « blond vénitien » n'aurait pas convenu. Depuis sa place, il ne pouvait pas voir ses yeux, mais, étant donné sa pigmentation, ils ne pouvaient qu'être clairs.

C'était le genre de fille que personne ne remarquait jamais. Et pourtant, Richard ne parvenait pas à la quitter des yeux.

C'était à cause du concert, se dit-il. Où d'autre était-il censé regarder ?

De plus, il y avait quelque chose d'apaisant à garder les yeux fixés au même endroit. La musique était si éprouvante que, chaque fois qu'il tournait la tête, il était saisi d'un désagréable vertige.

Il réprima un petit rire amusé. Mlle Iris Smythe-Smith, avec ses cheveux trop pâles et son violoncelle plus grand qu'elle, était devenue sa sauveuse.

Sir Richard Kenworthy ne croyait pas aux présages, mais il voulait bien de celui-ci.

Pourquoi cet homme la dévisageait-il ?

Ce concert était déjà un calvaire à lui seul, Iris en savait quelque chose. C'était la troisième année

que l'on poussait la jeune fille sur la scène et qu'on l'obligeait à se ridiculiser devant un parterre choisi de l'élite londonienne. Le public des soirées musicales Smythe-Smith offrait toujours un mélange intéressant.

Tout d'abord, il y avait la famille, laquelle devait, en vérité, être divisée en deux groupes bien distincts – les mères et les autres.

Les premières couvaient la scène du regard, un sourire béat aux lèvres, persuadées que l'exquis talent musical de leur progéniture suscitait la jalousie de toutes les autres mères.

— Un tel accomplissement ! s'extasiait la mère d'Iris, année après année. Une telle assurance !

« Un tel aveuglement, marmonnait Iris en son for intérieur. Une telle surdité. »

Quant aux seconds – le reste du clan Smythe-Smith, constitué des hommes dans leur ensemble, ainsi que des femmes qui s'étaient déjà sacrifiées sur l'autel de la débâcle musicale –, ils serraient bravement les dents et faisaient de leur mieux pour remplir la salle afin de limiter l'impact de l'humiliation publique.

Par chance, cette famille était si prolifique qu'un jour, espérait Iris, elle serait assez nombreuse pour que l'on interdise aux mères d'inviter à la soirée musicale annuelle quiconque n'était pas Smythe-Smith ou apparenté.

« Il n'y a pas assez de sièges », s'entendait-elle déjà argumenter.

Hélas, elle entendait également sa mère demander au chargé d'affaires de son père d'envisager la location d'une salle de concert.

Ensuite, il y avait les autres spectateurs, dont quelques-uns revenaient chaque année. Certains, Iris le soupçonnait, par pure bonté d'âme. D'autres, sans doute pour s'amuser.

Enfin venaient les innocents, ceux qui ne se doutaient de rien. Ils devaient vivre dans une bulle. Sous l'océan.

Sur une autre planète.

Iris ne pouvait même pas *imaginer* qu'ils n'aient jamais entendu parler de la soirée musicale annuelle Smythe-Smith ou, plus exactement, que personne ne les ait avertis. Pourtant, chaque année, on voyait de nouveaux visages à l'expression désespérée.

Comme cet homme, au cinquième rang. Au nom du ciel, pourquoi la dévisageait-il ainsi ?

Elle en était certaine, elle ne l'avait jamais vu. Il était brun, avec le genre de cheveux qui bouclent quand le temps est à la pluie, et son visage à l'os-sature élégante était assez plaisant. C'était un bel homme, à la réflexion, mais pas au point d'en être intimidant.

Sans doute un roturier. La mère d'Iris avait veillé à ce que ses filles sachent tout de la bonne société londonienne. Difficile d'imaginer qu'il existe un gentleman célibataire de moins de trente ans qu'Iris et ses sœurs ne sachent pas identifier au premier coup d'œil !

Peut-être s'agissait-il d'un baronnet, ou d'un propriétaire terrien ? En tout cas, il devait avoir d'excellentes connexions dans le monde, car son compagnon n'était autre que le plus jeune fils du comte de Rudland. Iris et ce dernier avaient été présentés et s'étaient rencontrés à plusieurs reprises... ce qui ne signifiait rien, sinon que l'honorable Winston

Bevelstoke pouvait à présent l'inviter à danser s'il en avait envie.

Ce qui ne semblait guère être le cas.

Iris n'en prenait pas ombrage. Du moins, pas trop. Son carnet de bal restait en général à moitié vide, ce qui lui laissait du temps pour observer le beau monde en pleine action. Elle s'était souvent demandé si les célébrités mondaines remarquaient seulement ce qui se passait autour d'elles. Quand on se trouvait en permanence dans l'œil du cyclone, comment sentir la pluie vous fouetter et le vent vous mordre ?

Peut-être était-elle *vraiment* invisible. Il n'y avait pas de honte à cela. Surtout si l'on n'appréciait pas que tout le monde vous regarde. D'ailleurs, certaines...

— *Iris* ! siffla quelqu'un près d'elle, interrompant ses pensées.

Sa cousine Sarah, penchée sur son piano, lui lançait un regard impérieux.

Enfer, elle avait raté son entrée !

— Désolée, marmonna Iris dans un souffle, même si l'on ne pouvait pas l'entendre.

Jamais elle ne ratait son entrée. Peu lui importait que les autres instrumentistes soient si calamiteuses que cela ne faisait pas une grande différence : c'était une question de principe.

Il fallait que quelqu'un joue convenablement.

Elle concentra son attention sur son violoncelle pendant les pages suivantes de la partition en faisant de son mieux pour contenir sa sœur Capucine, qui arpentait la scène tout en jouant. Quand Iris atteignit la pause suivante, toutefois, elle ne put s'empêcher de lever de nouveau les yeux.

Il l'observait toujours.

Avait-elle une tache sur sa robe ? Quelque chose dans les cheveux ? Sans réfléchir, elle porta une main à son chignon, s'attendant à y trouver une brindille.

Rien.

À présent, elle était furieuse. Il tentait de la déstabiliser. C'était la seule explication plausible. Quel grossier personnage ! Et quel naïf, aussi ! S'imaginait-il vraiment qu'il pouvait l'irriter plus que ne le faisait déjà sa propre sœur ? Seul un Minotaure joueur d'accordéon aurait pu surpasser Capucine sur l'échelle des nuisances dans le septième cercle de l'enfer.

— Iris ! siffla Sarah.

Iris étouffa un gémissement exaspéré. Elle avait de nouveau raté son entrée. De toute façon, Sarah était fort mal placée pour lui adresser des reproches. N'avait-elle pas fait passer deux pages aux oubliettes dans le second mouvement ?

Iris trouva la bonne ligne sur sa partition et se mit aussitôt à jouer, tout en remarquant avec soulagement qu'elles avaient presque atteint la fin du concerto. Il ne lui restait qu'à exécuter les dernières notes, faire une révérence aussi sincère que possible et afficher un sourire pendant les applaudissements forcés.

Puis elle pourrait prétexter un mal de tête, rentrer chez elle, fermer sa porte, prendre un bon roman, oublier Capucine et prétendre sans y croire qu'elle ne revivrait pas ce calvaire l'an prochain.

Sauf, bien entendu, si elle se mariait.

C'était sa seule issue de secours. Chaque demoiselle Smythe-Smith célibataire devait intégrer le quatuor quand une place pour son instrument de prédilection

se libérait, et y rester jusqu'à ce qu'elle remonte l'allée centrale d'une église, un époux au bras.

Une seule de ses cousines était parvenue à se marier *avant* d'être poussée sur l'estrade maudite, à la suite d'une spectaculaire convergence de chance et de ruse. Frederica Smythe-Smith, désormais Frederica Plum, avait appris le violon, tout comme Eleanor, sa sœur aînée. Toutefois, Eleanor n'avait pas « progressé », pour reprendre le terme de sa mère. Elle avait joué dans le quatuor sept années de suite – un record – avant de s'éprendre follement d'un charmant vicaire qui avait eu l'idée formidable de l'aimer avec un égal abandon. Iris appréciait beaucoup Eleanor, même si celle-ci se prenait pour une violoniste virtuose – ce qu'elle n'était pas.

Quant à Frederica... En raison du succès tardif d'Eleanor en matière matrimoniale, le poste du violon était déjà occupé quand sa sœur cadette avait fait ses débuts. Et Frederica, par le plus grand des hasards, avait trouvé un mari à la vitesse de l'éclair...

Voilà de quoi sont faites les légendes. Du moins, de l'avis d'Iris.

Frederica vivait à présent dans le sud de l'Inde, et Iris soupçonnait que ce n'était pas étranger à sa fuite devant le quatuor. Personne dans la famille ne l'avait vue depuis des années, mais de temps à autre arrivait jusqu'à Londres une lettre où il était question de canicule, d'épices et, à l'occasion, d'éléphants.

Iris détestait la chaleur et n'avait pas un goût particulier pour les plats relevés mais, en cet instant, sur l'estrade du salon de réception de ses cousins, alors qu'elle s'efforçait de se convaincre qu'elle n'était pas en train de se ridiculiser devant cinquante personnes,

elle ne pouvait s'empêcher de penser que l'Inde n'était peut-être pas une si mauvaise idée, après tout.

D'autant qu'elle n'avait aucune opinion concernant les éléphants.

Peut-être trouverait-elle un mari cette année. Pour dire la vérité, elle n'avait pas fourni beaucoup d'efforts dans ce sens au cours des deux années passées, depuis qu'elle était entrée dans le monde. D'un autre côté, ce n'était pas si facile quand on était aussi désespérément invisible.

Sauf – elle leva les yeux, avant de les baisser aussitôt – pour l'inconnu du cinquième rang. Pourquoi la dévisageait-il ainsi ?

Cela n'avait aucun sens.

Et s'il y avait une chose qu'Iris détestait encore plus que se ridiculiser en public, c'était ce qui n'a aucun sens.